
BON/AI

Émilie Rivard

J'ai besoin d'une job

EDITIONS
Fouline

Chapitre 1

LA HALTE-BOUFFE DES HALLES DU QUARTIER MILLEMONTS SERAIT DÉSERTE SI CE N'ÉTAIENT UN HOMME QUI TOUSSE COMME S'IL AVAIT UNE BOULE DE POILS EN TRAVERS DE LA GORGE, UNE FEMME QUI FAIT SEMBLANT DE LIRE UN GRAND CLASSIQUE DE LA LITTÉRATURE EN BUVANT SON CAFÉ FILTRE ET UNE VAGUE ODEUR DE FRITES.

Personne ne porte attention à moi et ça me rassure. Pour cet entretien d'embauche, j'aurais préféré l'intimité d'un bureau gris sans fenêtre. Mais madame Fleury a demandé qu'on se rencontre ici.

J'étais mal placée pour insister; disons que ça aurait mal commencé.

Arrivée quelques minutes à l'avance, j'ai le temps de lisser les plis sur mon pantalon propre. Puis je m'assure que ma chemise est bien boutonnée et qu'ainsi, ma vieille brassière Minnie Mouse est à l'abri des regards.

Je passe une main autour de ma tête ; aucun cheveu ne semble trop loin en orbite.

J'ai aussi le temps de suer davantage. On s'entend, cet emploi n'est pas le rêve de ma vie. Je préférerais faire fortune en commentant des rouges à lèvres ou en montrant mes talents à *Mario Kart* sur YouTube. Sauf que je déteste me maquiller et que Mario m'a personnellement demandé de ne plus toucher à sa voiture. Ça lui coûtait trop cher de débosselage. Mais les sept mots de ma mère ne m'ont pas tellement laissé le choix : « Gabrielle, je ne paie plus ton cellulaire. » Et elle dit m'aimer ! Tss ! Non mais, faut le faire ! Je n'ai donc pas eu d'autre option que de trouver un travail de soir et de fin de semaine.

Une femme passe près du monsieur qui tousse. Elle porte un chemisier bleu marine, un pantalon gris et un demi-sourire professionnel qui conviendraient très bien à une gérante. Elle tient aussi un dossier sous son bras. Il s'agit probablement de la fameuse madame Fleury qui n'a pas eu envie de m'accueillir dans son bureau gris. Je tends la main, au risque de viser la mauvaise personne. Au pire, j'aurai l'air du comité

d'accueil du Tim Hortons. Je me demande combien Tim me paierait pour ça...

La dame sourit plus largement et avance sa main vers la mienne. Argh ! J'aurais dû essuyer ma paume. Elle est si moite que je peux presque entendre un « squitchi » au moment où nos mains se rencontrent.

— Gabrielle ?

— C'est moi ! Enchantée, madame Fleury !

Jusqu'ici, ça ne se passe pas trop mal, je pense.

En fait, ça ira à merveille quand j'aurai décidé lequel de ses deux yeux fixer : celui qui pointe dans ma direction ou celui qui se dirige vers les toilettes ? Les gens qui louchent me mettent toujours un peu mal à l'aise. Comme ceux qui zozotent, ceux qui ont quelque chose de vert coincé entre les dents, ceux qui ont une barbe si épaisse qu'on ne peut pas deviner ce qui se cache au fond et ceux qui toussent leur boule de poils.

Elle fouille dans sa paperasse. C'est super, ça me donne le temps de prendre une grande inspiration... et de suer davantage. Je ne devrais pas être aussi nerveuse. D'ailleurs, j'ai l'habitude de dégager une belle

assurance ! Sauf que mes dernières expériences professionnelles n'ont pas toutes été... euh... bien... disons simplement que ça a mal fini.

Heureusement, madame Fleury ne remarquera pas mes flocs du passé sur mon beau curriculum vitæ. J'ai mis tous mes efforts pour choisir une police de caractères professionnelle et charmeuse, un papier de qualité et une façon détournée de démontrer mon potentiel infini. Si on ne peut pas être hypocrite sur son CV, je me demande bien à quoi ça sert d'en produire un ! Y être parfaitement honnête, ça reviendrait à participer à une émission de télé-réalité et à avouer tous ses petits travers, ses gaffes de jeunesse et l'emplacement des cadavres dès le premier épisode. On finira bien par tout savoir, mais le plaisir est dans l'attente, comme on dit, non ?

J'ai lu l'autre jour, dans une revue qui traînait chez le dentiste, qu'en situation d'entrevue, les 30 premières secondes étaient déterminantes. Il est donc trop tard pour quoi que ce soit, de toute façon ! J'ai espoir que mes airs de petite fille sage aient su la charmer. Ou la duper. Elle ne peut pas savoir que ma teinture noire

fraîche d'il y a trois jours cache mes cheveux bleus des derniers mois.

Madame Fleury sort ensuite un calepin de notes et sa liste de questions. Elles sont malheureusement trop mal griffonnées pour que je puisse les lire à l'envers. À cet instant fatidique où elle s'apprête à me poser la première, celle qui influencera peut-être la suite des choses, elle a un air si intense que même ses yeux se décident à me fixer en même temps.

Et c'est parti...

Chapitre 2

— GABRIELLE, ON CHERCHE D'ABORD ET AVANT TOUT QUELQU'UN QUI A LE SENS DU SERVICE À LA CLIENTÈLE. CHEZ NOUS, LE SOURIRE, C'EST TRÈS IMPORTANT.

J'ai du mal à répondre que le sourire, c'est ma spécialité. Parce que c'est facile de mentir sur un bout de papier, mais en personne, ça se complique. J'ai le réflexe de me lécher la lèvre d'en bas chaque fois que je bluffe. Mon tic est aussi efficace qu'un détecteur de mensonges ! Si la gérante finit par s'en rendre compte, je peux dire adieu à mon forfait cellulaire !

Tout est donc dans la façon de présenter les choses. Parce que je suis capable d'être très souriante, ça, je le sais ! Je l'ai même prouvé cet été !

Mon amie Laurie m'avait dit que son parrain cherchait quelqu'un pour l'aider sur son terrain. Travailler dehors au soleil, accompagnée du bruissement des feuilles, du chant des colibris et des battements d'ailes des papillons ? *Why not ?* Amasser des sous

tout en améliorant jour après jour mon bronzage ?
Que demander de mieux ?

J'imaginai son parrain comme un riche homme d'affaires propriétaire d'un manoir digne des châteaux autrichiens. Je me voyais déjà couper les quelques feuilles rebelles de sa haie parfaite. J'espérais recevoir les enseignements du jardinier du domaine, un Sud-Américain au sourire étincelant qui m'aurait montré comment créer une sculpture avec des cisailles, comme dans le vieux film mettant en vedette un jeune Johnny Depp.

Quand Laurie m'a présenté son parrain, ni riche ni autrichien, j'ai appris que le terrain en question était plutôt... un cimetière. Mon mandat : jeter les fleurs fanées laissées sur les pierres tombales. Il semblerait que certaines familles vivent leur deuil plus vite que d'autres et qu'elles en oublient de faire le ménage chez leurs morts. « As-tu ramassé la tombe de mémère ? — Oh, et puis merde ! Pour une fois, elle peut pas me le reprocher ! »

J'ai accepté. Je me suis vite demandé pourquoi.

À ma première journée à ce poste, je me suis aperçue que le chant des colibris était remplacé par les pleurs des endeuillés. Je pensais drôlement moins à mon bronzage quand un gros gars tatoué a crié « pooooourquooooi ? » à quelques mètres de moi.

J'ai aussi fait la gaffe de lire les épitaphes. « Jacquelin Baribeau, 1944-2017. Il a changé la face de l'humanité. » Rien de moins ! Ce Jacquelin nourrissait probablement les pauvres à la petite cuillère dorée et il est MORT ! J'ai eu envie de crier « pooooourquooooi ? » en chœur avec le gros tatoué.

Et Jacquelin n'a pas été le seul cadavre à me saper le moral. Ce petit Vincent Simoneau-Duclôt décédé bien trop tôt en 1995. Cette Éléonore Green, qui laissait dans le deuil à peu près la moitié de la planète. Ce François-Claude Vivier enterré avec sa collection de hamsters empaillés ! Bon, lui, je ne sais pas pourquoi, il me touchait un peu moins...

Aux côtés de tous ces grands disparus, j'étais dans les allées gazonnées comme une âme en peine. J'avais l'air si triste qu'un jour, une très vieille veuve venue

faire ses derniers adieux à son époux m'a serrée contre elle pour me consoler. Pour que cette femme me reconforte, moi, je devais avoir une tête digne d'illustrer le mot *désespoir* dans la prochaine édition du *Larousse*. Elle sentait le fond de cendrier et l'alcool bon marché. Ça m'a un peu dégoûtée et j'ai pris une longue douche une fois de retour chez moi. Mais quand même, ça se voulait gentil.

Heureusement, ce travail ne m'apportait pas seulement un continuel vague à l'âme. Mes promenades à la recherche des arrangements floraux défraîchis me permettaient souvent de croiser un gars adossé à un arbre, calepin noir chic à la main, en train de composer des vers. C'est bizarre, il n'avait pas tellement une tête de poète. Plutôt la coiffure négligée et la mâchoire carrée d'un quart-arrière dans un film.

On a parlé plusieurs fois. Contrairement à la vieille veuve fumeuse et alcoolique, le poète footballeur a pris mon air déprimé pour un air mystérieux. Ça l'a attiré. Il m'a invitée au cinéma. Puis il a écrit un poème juste pour moi sur ses jolies feuilles à la bordure dorée.

*Ton regard sombre et profond
Visite les dernières demeures
De ces hommes, femmes, filles et garçons
De cette humanité qui se meurt.*

*Ton cœur se flétrit
Devant tous ces morts
Le mien est séduit
Et veut vivre très fort.*

Je n'ai pas su quoi penser de sa poésie. J'hésitais entre « ça frôle le québécois » et « c'est peut-être moi qui ne suis pas assez profonde ». Mais j'ai aimé le geste.

Quand Damien et moi, on s'est embrassés pour la première fois, mon dos était appuyé à la pierre tombale de Denis Cadorette. Je vais me souvenir de lui toute ma vie. Me souvenir d'eux, en fait: du baiser tout tendre, de Damien qui a mis sa main derrière ma tête pour que je ne m'assomme pas contre le marbre, et de Denis Cadorette. J'aimerais trouver quelque chose de gentil à dire de ce dernier, mais son épitaphe n'était pas tellement informative: « Ci-gît Denis Cadorette, 1942-2015 ».